

# Progrès scientifique, enjeu philosophique

« L'affaire exclusive des scientifiques est de produire de nouvelles connaissances et de nouvelles techniques » sans s'embarrasser de considérations théologiques, métaphysiques, morales et politiques. En conséquence, affirme Jean-Jacques Salomon, en matière de gènes comme d'atomes, notre savoir et notre pouvoir iront grandissant. Et ce qui sera faisable, tôt ou tard, sera réalisé, y compris de « s'offrir des clones, par exemple, comme réservoir d'organes, copie conforme de soi ou comme fantasme d'immortalité par réplication ».

Philosophe des sciences, Jean-Jacques Salomon n'est pas technophobe. Mais il nous mettait ainsi en garde, dans la revue *Futuribles* de juin, contre les avancées de la science, « inhumaine absolument », et l'irrépressible tentation des savants, tôt ou tard, de mettre en œuvre tout ce qui est techniquement possible.

Or, écrit Axel Kahn, le génie génétique fait des progrès fulgurants : « dans un maximum de trois ou quatre ans, tous les gènes humains auront été répertoriés et, dans un délai de dix ans, l'enchaînement des trois milliards de bases de chacun des génomes dont nous avons hérité de chacun de nos parents, aura été déterminé, permettant de « décoder » grossièrement la signification des gènes. Ainsi pourront être identifiées la prédisposition à des maladies », mais aussi l'existence de gènes « pouvant intervenir dans certains types de comportements ».

On conçoit l'espoir que fonde ainsi la communauté scientifique dans le dépistage précoce et la prévention (les deux toutefois n'allant pas de pair) de centaines de maladies : le cancer, le SIDA certes sont une cible évidente. D'autres maladies sont moins clairement caractérisées et donneront lieu à controverses. Inévitablement, se po-

sera la question de la définition de celles-ci et, en sens contraire, de la « santé parfaite »<sup>1</sup>. En d'autres termes, des idéaux-types exempts de tout handicap — fussent-ils potentiels — en fonction de leur définition du moment.

Qu'on le veuille ou non, on comprend que nos contemporains s'inquiètent du risque de voir à l'avenir de savants généticiens procéder au tri des gènes, à leur sélection et à leur recombinaison aux seules fins — honni soit qui mal y pense — de produire des corps sains, expurgés de tout risque et programmés selon des normes, fussent-elles édictées dans la meilleure des intentions.

Et puisque, identiquement, des gènes pourraient témoigner d'inclinations ou de prédispositions vis-à-vis de comportements particuliers, comment ne pas être de la même manière préoccupé de la tentation naturelle — principe de précaution ? — d'éliminer ceux-là aussi qui seraient de mauvais présages. Comment ne pas s'inquiéter du risque d'une sélection

génétique. En somme, éviter l'écueil d'une production en série d'hommes parfaits, programmés pour répondre aux canons d'une génération d'apprentis-sorciers ?

Les hommes de science fondent de grands espoirs dans les progrès du génie génétique, dans l'avancée de leur savoir et dans le progrès de leur pouvoir. N'est-il pas légitime pour autant que nous nous inquiétions de l'usage qui en sera fait ? Voire que l'on s'en émeuve d'autant plus qu'en l'absence de véritables débats et de contre-pouvoirs, l'on nous réplique qu'il faut faire confiance au progrès, à ses thuriféraires et à la sagesse des puissants.

Sans une foi si aveugle, il nous faudra, avec le concours des meilleurs savants, sans cesse réfléchir et revenir dans nos colonnes sur le progrès des sciences et des techniques, les moyens prodigieux et effrayants qu'il confère aux hommes et le surcroît de sagesse qu'exige cette puissance sans précédent.

Hugues de Jouvenel

---

1. Voir SFEZ Lucien. *La santé parfaite : critique d'une nouvelle utopie*. Paris : Le Seuil, 1995 (voir revue *futuribles*, n°212, septembre 1996, pp.101-103).